

Narrant les mésaventures de deux rêveurs, Kelly Reichardt réinvente le western pour livrer sa vision critique de l'Amérique des pionniers

À L'OUEST, RIEN DE NOUVEAU



Cookie (John Magaro) et King-Lu (Orion Lee) nouent une amitié qui va sceller leur destin. SISTER DISTRIBUTION

MATHIEU LOEWER

«**First Cow**» ► Chaque long métrage de Kelly Reichardt qui arrive sur nos écrans est un petit miracle. D'abord, parce que leurs sorties aléatoires tiennent à la ténacité de quelques distributeur-trices et exploitant-es cinéphiles. Mais surtout, parce que la cinéaste s'affirme, film après film, comme l'une des autrices les plus fascinantes du cinéma indépendant américain. Elle le démontre aujourd'hui encore avec *First Cow*, nouvelle relecture du western après *La Dernière Piste* (*Meek's Cutoff*, 2010), qui revisitait la conquête de l'Ouest sur les traces d'un convoi égaré.

Il faudrait plutôt parler de déconstruction, tant la réalisatrice s'applique à démonter le genre et sa mythologie, à en prendre le contre-pied dans la forme comme sur le fond. Au scope de rigueur dans le western, elle préfère le format carré 1:37,

déjà adopté pour *La Dernière Piste*. Et pour cause: aucun paysage majestueux dans *First Cow*, dont l'action se déroule au cœur d'une forêt de l'Oregon; et pour moitié de nuit, lors de scènes plongées dans une profonde obscurité où le son sera notre seul allié. Loin des envolées lyriques, la partition mélancolique de William Tyler est au diapason. Kelly Reichardt éteint d'emblée la dimension épique du genre, pour installer une atmosphère intimiste et livrer sa vision de la conquête de l'Ouest.

L'ancien et le nouveau monde

Elle se dessine sur les pas du cuisinier Otis «Cookie» Figowitz (John Magaro), qui fait route avec une bande de trappeurs – aussi rustres et patibulaires que ceux du *Revenant* d'Alejandro González Iñárritu. Son chemin croise celui de King-Lu (Orion Lee), un immigrant chinois venu chercher fortune dans le Nouveau Monde. Ils se retrouvent bientôt au comptoir commercial de la Royal Western Pa-

cific, où le chef du service postal (Toby Jones) possède la première vache amenée en Amérique. Les deux hommes montent alors une petite entreprise périlleuse: traire l'animal en secret durant la nuit, pour confectionner des beignets vendus à prix d'or aux pionniers. Une affaire qui roule, jusqu'au jour où les voleurs seront démasqués.

Le film annonce leur destin funeste dès son prologue contemporain, où une promeneuse détecte deux squelettes couchés côte à côte. Au «pays des opportunités», c'est donc la mort qui attend nos malheureux héros. Comme tous les colons, ils avaient des rêves: ouvrir une boulangerie ou un hôtel à San Francisco. Mais pour les réaliser, il faut «avoir un capital ou commettre un crime», constate King-Lu. Autrement dit, par la cinéaste: «Le postulat de départ du western, c'est la création d'un nouveau monde. Mais dans les faits, ça devient une expansion de l'ancien monde.» Avec les inégalités et la violence qui caractérisent tout système capitaliste, dont *Cookie* et King-Lu sont les laissés-pour-compte.

Prédation des ressources

Fable écologiste, *First Cow* dénonce encore un capitalisme prédateur. Alors que *Cookie* entretient un rapport respectueux à la nature et au vivant (dont témoigne son affection pour la vache), les trappeurs déciment les castors de la Columbia River, dont la fourrure fait fureur à Paris – la mondialisation économique en 1820. Anti-western et subtile parabole, le film déploie ainsi une critique qui remonte aux racines du rêve américain. Au-delà des mésaventures de ses deux larrons, il pointe une civilisation fondée sur l'exploitation des ressources naturelles, le génocide des Premières Nations et l'appropriation de leurs terres.

Kelly Reichardt ne condamne pas ses personnages pour autant. Elle porte au contraire un regard tendre sur leur relation, l'amitié étant leur unique consolation dans ce (nouveau) monde de brutes. Une amitié qui véhicule d'autres valeurs – entraide, solidarité – et définit le ton du film, empathique et fataliste. Naïfs, *Cookie* et King-Lu se voient en aventuriers, mais évoluent dans une Amérique où les rêveurs de leur espèce n'ont plus leur place. Elle appartient déjà aux riches propriétaires comme le Facteur en chef, qui enfermera finalement sa précieuse vache dans un enclos. 1

Cent films au NIFFF

Fantastique ► Du 2 au 10 juillet, le Festival du film fantastique de Neuchâtel (NIFFF) proposera une centaine de films dans un format hybride, entre projections en salle et *streaming*. «Le nombre de séances dans les salles reste identique aux dernières éditions mais la sélection connaît une réduction du nombre de titres pour augmenter la fréquence des projections, en raison des capacités restreintes» (100 places max. par séance), précise le directeur artistique ad intérim Loïc Valceschini. Toutes les tables rondes et une vingtaine de films seront diffusés en ligne.

À l'affiche, une cinquantaine de longs métrages (dont quatorze en compétition internationale), huit programmes de courts, huit installations immersives et deux productions TV. Parmi les temps forts, signalons la venue du spécialiste des effets spéciaux Volker Engel (*Independence Day*, *Godzilla*), et la première du film suisse *Tides*, où Tim Fehlbaum nous confronte aux conséquences de la catastrophe climatique. L'humain et son rapport à la nature sont aussi au cœur de quatre titres en compétition: le *survival* sud-africain *Gaia* de Jaco Bouwer, l'aventure animée et utopiste *Cryptozoo*, de Dash Shaw, le glaçant repas mondain *The Feast* de Lee Haven Jones, et l'horifique *In the Earth* de Ben Wheatley.

On retrouve par ailleurs les sections habituelles du festival (New Cinema From Asia, Ultra Movies, Films of the Third Kind, etc.) ainsi que son open air de 264 places. Nouveau directeur général et artistique, Pierre-Yves Walder entrera en fonction à l'issue de cette 20^e édition. Il succédera à Anaïs Emery, qui dirige désormais le Festival international du film de Genève (GIFF). **ATS**
Du 2 au 10 juillet, www.niff.ch

Honte sur l'Europe



«**Samos**» ► Didactique et engagé, ce documentaire tourné dans un camp de réfugiés dénonce une politique migratoire inhumaine et cynique.

Il aura fallu un incendie, en octobre dernier, pour que les médias s'intéressent soudain à Samos. Comme sa voisine Lesbos, cette île grecque au large de la Turquie est l'une des portes d'entrée en Europe pour les migrant-es d'Afrique et du Moyen Orient. Une prison insulaire dont le camp surpeuplé accueille près de 6000 personnes dans une infrastructure prévue pour 600, et déborde en une jungle-bidonville insalubre où les réfugiés survivent dans des conditions abominables. Venu en bénévole avec une ONG en juin 2019, le réalisateur valaisan Shams Abou El Enein y a tourné un film, pour «comprendre ce qui se passe» aux frontières de l'espace Schengen.

Portant ses intentions en sous-titre, *Samos - The Faces of our Border* veut donner un visage à ces migrant-es, lutter contre l'indifférence et les préjugés. Pour décrire leur réalité et celle du camp, le film compile par ailleurs les témoignages des bénévoles, médecins, employés du gouvernement grec, gardes-frontières ou habitants de l'île. Des images filmées au téléphone portable par les réfugiés s'ajoutent à celles tournées par le cinéaste, qui recourt encore à l'animation pour illustrer certains récits ou préserver l'anonymat de plusieurs intervenant-es. Ce documentaire didactique convoque enfin de nombreuses cartes et infographies bienvenues.

En ressort un état des lieux effrayant, qui met à jour une politique migratoire indigne et criminelle. La fermeture des frontières et l'accord scélérateur entre l'Union européenne et la Turquie ont créé une crise humanitaire. A dessein, selon un calcul cynique (bien connu en Suisse) qui vise en vain à décourager les candidat-es à l'exil. «J'espère que nous serons un jour jugés pour ça», dit une bénévole en colère. Alors que la marine turque intercepte les migrant-es avant leur arrivée en Grèce, *Samos* rappelle que l'asile est un droit, bafoué aux frontières de l'Europe. Et en appelle à la société civile, saluant la mobilisation des ONG qui pallient l'incurie des Etats. **MLR**

Pour un cinéma de l'attente

Genève ► Le Festival international du film oriental suit des êtres en proie aux doutes. De l'Iran du Shah avec un cinéma incendié à la Tunisie face aux démons du racisme.

Souvent existe dans l'attente un conflit latent entre un projet existentiel, personnel ou politique et une inaptitude à l'atteindre dans l'immédiat. Pour *Careless Crime*, l'Iranien Shahram Mokri s'en fait le sismographe inspiré, tissant une toile arachnéenne tutoyant le fantastique en mode puzzle choral et fugué reliant le passé au présent. Non sans évoquer des procédés scénaristiques déployés par Alain Resnais (*L'Année dernière à Marienbad*), le cinéaste joue du saut temporel et de la reprise en boucle d'une même réalité vue sous des perspectives renouvelées.

La mise en abîme avec film dans le film immerge au cœur d'un troublant dédale architectural en plan-séquence. En caméra portée, l'œuvre multiplie vues, vécus, expectatives et temporalités autour d'une tragédie. Celle de l'autodafé ambigu touchant le Cinéma Rex d'Abadan, incendié volontairement le 19 août 1978, faisant 478 victimes. A l'époque, des protestataires – dont ici trois papys largués qui périront en voulant ne

Careless Crime de Shahram Mokri, à voir à Genève au FIFOG et à Lausanne au Bellevaux. TRIGON-FILM



pas faire de blessés – boutent le feu à des salles de cinéma pour s'opposer au régime mortifère et autocratique du Shah. Relu par la voix off de la guide d'un Musée de l'Iran contemporain, l'événement devient «prélude à notre glorieuse Révolution».

Interrogation façon poupées russes sur les pouvoirs de la narration intime, judiciaire, historique, mémoriel. *Careless Crime* est une réalisation en perpétuel mouvement, qui se dérobe sans cesse et défie la raison. Vrai faux film-dossier autant que topographie et géopoétique de lieux de projections (de la salle à une paroi rocheuse), il ouvre sur un simple

tour de magie. Ce dernier peut alors autant réenchanter le monde que participer à l'effondrer.

Avec son documentaire *Ghofrane ou les promesses du printemps*, Raja Amar fait preuve d'une grande maîtrise formelle dans le geste de saisir les attentes et désarrois d'une jeunesse déboussolée mais en espérance, une décennie après la chute de Ben Ali. Africaine-Tunisienne de 25 ans, issue d'un milieu populaire, Ghofrane Binous se lance en politique au sein d'un parti centriste décredibilisé pour «changer la société», alors que la majorité de sa généra-

tion n'y croit plus. Adhérent au mouvement afroféministe Anbar, Ghofrane évoque les menaces proférées par un enseignant au collège, mettant en lumière la stigmatisation des personnes noires par les élites.

Le film montre aussi l'influence exercée sur elle par la fondatrice de l'association Mnemty, combattant les différentes formes de racisme (institutionnel, social, culturel). Sentencieuse, elle qualifie Ghofrane de «bonne poire non salariée de la politique, dont le père paie les cigarettes et la mère le loyer», dans un pays où le chômage touche 42 % des jeunes femmes. Ce féminisme-là cherche-t-il à imposer un certain mode d'être et d'agir, au motif que l'émancipation et l'action sociale doivent se concevoir ainsi et pas autrement? Dénuée de discours théorique et de préjugés, la jeune femme réalise finalement ce que sa mère n'aurait jamais pu rêver pour elle-même, malgré son échec aux législatives en 2019.

BERTRAND TAPPOLET

FIFOG, du 21 au 27 juin, www.fifog.com
Careless Crime, lu 21 juin à 20h au Bellevaux à Lausanne, en présence du cinéaste, précédé à 17h de son premier long métrage *Fish and Cat*; et ma 22 à 20h30 aux Cinémas du Grütli.
Ghofrane..., je 24 à 21h, salle Fonction: Cinéma, Maison des arts du Grütli, Genève.